

Joëlle Hubert-Leromain

Être fille, être garçon, ou... *

Pour la troisième fois, je viens intervenir dans un stage organisé par Dominique Fingermann, Lina Puig et Françoise Brun, je le fais de nouveau avec un grand plaisir et je le fais dans la suite de mes interrogations sur l'identification sexuée des enfants et la question du genre qui envahit notre société. En 2021, je travaillais cette question : « L'enfant et le sexe : a-t-il le choix ? » En 2022, je posais les bases de cette réflexion autour de l'identification sexuée et la question du genre, reprenant la façon dont se construit l'identité sexuée dans le temps de l'enfance. Je n'ai finalement pas traité ma question première qui était et qui reste : « Les questions de genre, tellement sur le devant de la scène, si présentes dans le discours ambiant (dans tous les médias mais aussi sur les réseaux sociaux et sur des plateformes gouvernementales entre autres sur les questions liées à la sexualité, sur le site du Planning familial, etc.), introduisant de nouveaux signifiants, interfèrent-elles avec la construction de sa propre identité sexuée qui se fait dès l'enfance ? »

Les questions de genre ouvrent aussi la porte, me semble-t-il, à la question de la non-binarité. On peut être dit fille ou garçon mais aussi se dire non binaire, ne pas vouloir être fille ou garçon mais les deux à la fois ou l'un ou l'autre selon les moments. La dénomination « Neutre » a aussi cours à notre époque. D'où mon titre « Être fille, être garçon, ou... ».

Pour le présent stage, j'ai poursuivi sur ces questions, d'autant qu'il y a quelque temps j'ai reçu une jeune adolescente qui m'a d'emblée parlé de ses deux très bonnes amies et dit que l'une d'elles est « trans ». Anna m'explique alors que son amie demande à ce qu'on l'appelle, non pas par son prénom féminin, mais par le prénom masculin qu'elle s'est choisi. Cela ne pose aucun problème à Anna. Elle me fait part de son attirance pour une jeune fille de troisième et de ses plans pour le lui faire savoir. Cela ne semble pas non plus lui poser problème. Les garçons ne l'intéressent pas.

Je me souviens d'avoir reçu, il y a deux ou trois ans, un jeune garçon d'une dizaine d'années qui avait mis un certain temps pour me dire qu'il était attiré par un de ses amis et se demandait, lui, si c'était normal.

Par ailleurs, je reçois un certain nombre d'enseignants dont quelques-uns commencent à être confrontés à des petites filles qui veulent changer de prénom. J'ai entendu que l'Éducation nationale avait sorti un texte précisant que les directeurs d'école devaient accepter le changement de prénom d'un enfant. L'une de ces jeunes filles a été amenée par ses parents dans le service spécialisé dans la dysphorie de genre de Marseille. Aujourd'hui, en France, outre le service de l'hôpital Robert-Debré à Paris, d'autres hôpitaux ont créé des services spécialisés dans cette nouvelle pathologie appelée « dysphorie de genre ». Celle-ci est diagnostiquée dès le plus jeune âge et traitée par un parcours visant une « transition de genre », comme elle est appelée. La Suède, pays précurseur dans les traitements hormonaux « bloqueurs de puberté », commence à reculer et parle de traitements expérimentaux qui ne doivent pas être utilisés de façon systématique en dehors du cadre de la recherche. Cette décision se fonde sur un rapport britannique qui a jugé le rapport bénéfices/risques de ces traitements « très incertain ». Une autre étude a aussi montré une forte augmentation du nombre d'adolescents – surtout d'adolescentes – présentant une dysphorie de genre ces dernières années.

La Finlande aussi a reculé et en juin 2020 a changé sa politique de traitements des mineurs souffrant de dysphorie de genre en donnant priorité au soutien psychologique. Par contre, aux Pays-Bas, on peut traiter des enfants à partir de 12 ou même 8 ans. Au Canada, un projet de loi vise à criminaliser les modalités de traitement psychologique. Aux États-Unis, les lois diffèrent selon les États, allant même jusqu'à rendre obligatoires les couvertures des assurances sociales publiques ou privées d'interventions médicales et chirurgicales d'affirmation de genre, indépendamment de l'âge ou de la santé mentale du patient ¹.

Depuis peu, l'Espagne a voté une loi permettant à des adolescents et à des enfants de 12 ans, et même de 8 ans, d'être traités avec des bloqueurs de puberté et des traitements hormonaux.

Certes, lesdits « stéréotypes » de genre sont caricaturaux, « les filles font cela, les garçons font ceci », mais ils peuvent donner des repères aux enfants. Aujourd'hui, ces repères, mis et remis en question, introduisent un flou qui, me semble-t-il, ne facilite pas la construction de sa propre identité sexuée, en particulier quand on sait que des repères essentiels à cette

construction reposent sur l'intégration des différences, qu'elles soient de générations ou sexuelles.

La psychanalyse freudienne et lacanienne démontre combien d'être pris dans le langage complique singulièrement notre rapport à notre corps et donc en particulier à la sexualité. Notre société scientiste et capitaliste gomme les questions subjectives en démontrant que « tout est possible, tout est réalisable ! » comme le clame la publicité, faisant croire que ces discours ont des réponses à tout !

Par ailleurs, des expériences d'éducation non genrée sont mises en place dans des crèches dans les pays du Nord de l'Europe. On ne sait pas encore quels en seront les effets. La justification de cette éducation non genrée est de « déconstruire les stéréotypes, libérer les enfants de nos attentes ». Il y a même des parents qui décident de ne pas nommer leur enfant garçon ou fille pour leur en laisser le libre choix plus tard !

Nous savons pourtant que c'est le désir des parents qui préside à la conception, à la naissance d'un enfant. Le langage le détermine avant même qu'il soit né. Ses parents, son entourage parlent de lui, l'imaginent, lui choisissent un prénom et l'accueillent comme un objet privilégié. Le « libérer de nos attentes » pose question, les attentes étant une expression du désir... Je pense qu'il n'est pas possible d'être, de se construire sans ce désir particulier de nos parents et que ce désir, que l'on soit désiré ou non, est là quoi que l'on fasse d'autant plus qu'il s'agit d'un désir inconscient. Ce désir est l'effet du signifiant qui fait surgir le sujet. C'est le langage, le discours qui détermine un sujet, qui lui permet de se constituer en tant que sujet.

Aujourd'hui, dans les cours d'école, la question du genre est sur le devant de la scène, en particulier quand une ou un élève demande à modifier son prénom. Comment y répond l'institution scolaire prise dans le discours courant ? Quels sont les effets sur les élèves garçons ou filles ? Elles sont dites filles, ils sont dits garçons. Qu'en font-ils, les uns et les autres ?

Il y a la petite différence, par la présence ou l'absence de pénis, qui fait prononcer cette parole : « C'est un garçon, c'est une fille », et dès lors l'enfant par son aspect corporel est inclus dans une catégorie ou l'autre, pris dans le langage. « Être dit », « être nommé », et « se dire », « se nommer ». Les théories du genre attribuent à la société une assignation à un sexe ou à un autre, alors que c'est un fait de langage. Fille, garçon, homme, femme sont des signifiants qui, comme signifiants, ne disent évidemment pas tout.

Anne Emmanuelle Berger, universitaire spécialisée dans les études de genre dont j'avais déjà évoqué le travail l'année dernière, dit que la notion de genre, d'identité de genre, signale la rupture du lien organique et logique

avec le sexe, jette un trouble dans l'ordre des sexes et des sexualités. Il y a peu de temps encore, la norme était hétérosexuelle.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », dit Lacan, soulignant que cela est le dire de Freud, ce qui se déduit de la théorie freudienne. « Il n'y a pas de rapport sexuel » veut dire qu'on ne peut pas écrire un rapport entre les sexes comme ce que l'un serait en fonction de l'autre. Il y a des hommes, il y a des femmes. On les dit différents à partir de la différence anatomique, mais, dans le langage, cela implique qu'ils sont aussi différents comme sujets et non pas seulement dans leurs différences de corps ; c'est l'organe réel qui, devenant phallus dans l'ordre symbolique signifiant, les différencie. Parce qu'on les dit différents, ils vont réagir différemment par rapport à la question de la différence. Les enfants sont dits garçons ou filles avant toute position de sujet. Ils sont pris dans les rets du langage et auront à se mesurer à cela. Il y a une différence ineffaçable entre les sexes que les théories du genre tentent d'effacer, ou plutôt de faire passer au second plan. Il me semble que c'est ce que l'identité dite de genre cherche à faire, pouvant faire penser possible de se libérer du réel du sexe.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, en janvier 1971, Lacan parle, en référence au livre de Robert Stoller sorti en 1968 aux États-Unis, d'identité de genre. C'est dans un chapitre intitulé par J.-A. Miller « L'homme et la Femme ² ».

Comme je le disais précédemment, Lacan s'appuie non pas comme Freud sur le biologique, mais sur le signifiant. Il démontre que le rapport entre les sexes ne relève pas seulement du tragique du complexe d'Œdipe, comme réponse à la découverte de la castration maternelle sur fond de différences des sexes. Il éclaire le complexe de castration comme un fait de structure langagière, le signifiant du phallus venant sortir l'anatomie de son destin tragique et de sa détermination implacable. Il place le rapport entre les sexes sous le registre de la comédie. C'est ce que Marivaux et Molière montraient l'un et l'autre extrêmement bien en leur temps.

Déjà en 1958, Lacan conceptualise le phallus comme signifiant du désir qui met chacun des sexes au pied du mur de ce qu'il n'est, ou n'a pas, obligeant à l'intervention d'un paraître (par-être) : « Ceci par l'intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir, pour le protéger d'un côté, pour en masquer le manque dans l'autre, et qui a pour effet de projeter entièrement les manifestations idéales ou typiques du comportement de chacun des sexes, jusqu'à la limite de l'acte de la copulation, dans la comédie ³. » Il poursuit un peu plus loin : « Si paradoxale que puisse sembler cette formulation, nous disons que c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant

du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade ⁴. » Dans la leçon du 20 janvier 1971 du *Séminaire XVIII*, il définit l'identité de genre comme découlant d'un processus d'identification au désir de l'Autre, c'est-à-dire au phallus. « L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes pour la fille ⁵. » C'est cette marque du phallus qui précipite hommes et femmes dans une comédie qui oscille entre mascarade pour les femmes et parade pour les hommes dans un simulacre phallique.

« [...] à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes [...] ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement [...] Pour le garçon, il s'agit, à l'âge adulte, de faire-homme [...] De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. Pour tout dire, nous nous trouvons d'emblée placés dans la dimension du semblant ⁶ ». Lacan insiste sur le fait que ces comportements s'inspirent du comportement animal mais en sont absolument différenciés par le fait que ce semblant est « véhiculé par un discours ⁷ ».

Pour Lacan, le genre est construit dans la différence, il résulte des effets de langage entre les sexes, il relève d'un « faire signe », d'un « se faire signe du désir de l'Autre », d'une comédie masquée qui met en jeu un corps traversé par les effets de la parole. C'est la fonction du semblant qui façonne l'identité de genre.

Dans ce que je viens d'exposer, on entend que ce que l'on peut appeler la théorie lacanienne du genre ne comporte que deux genres, le masculin et le féminin, qui se définissent l'un par rapport à l'autre. Cela exclut donc le neutre, le dit non-binaire. En 1971, je ne pense pas que ce nouveau signifiant était déjà apparu. Il vient tenter, me semble-t-il, de nier la différence des sexes, de faire un avec deux. Un autre signifiant nouveau est celui employé par de plus en plus d'adolescentes : « Je suis "trans". » Ce terme était au départ complété du sexuel. On parlait de transsexualisme, de transsexuel. Toujours dans le *Séminaire XVIII*, en référence au livre de Robert Stoller, *Sex and Gender*, Lacan dit que faute de repères, Stoller n'a pas pris en compte « la face psychotique de ces cas ⁸ ». Aujourd'hui, le terme « trans » veut dire aussi bien transgenre que transsexuel et sur un site « Wiki Trans » que je viens de découvrir et qui semble être un wikipédia trans, il est écrit qu'il n'y a aucune différence. Ces deux termes veulent dire la même chose. Ils sont simplement utilisés par des personnes différentes. Il est noté qu'il y a quelques années il n'y avait que le seul terme de transsexuel. Les termes de transsexuel et transsexualité sont, est-il écrit, « trop

proches des mots désignant des orientations sexuelles. Ce qui est confusant du fait que la transidentité se rapporte au genre de l'individu ». Le même mot « trans » est donc utilisé de préférence.

À ma question, je répondrais aujourd'hui, en l'état actuel de ma réflexion, qu'effectivement ces nouveaux signifiants peuvent amener des adolescents, et même des enfants par l'intermédiaire de ce qu'ils prélèvent du désir de leurs parents, à se dire *trans*. Les adolescents trouvent là une possibilité de répondre à leurs questions les plus intimes, en particulier lorsqu'ils trouvent sur les réseaux sociaux des groupes qui les accueillent dans une communauté.

Un certain nombre de médecins se sont alarmés face à un grand nombre d'adolescents autistes qui trouvaient dans ces communautés un miroir propice.

J'ai souhaité travailler ces questions, car il me semble important que nous nous tenions informés de l'évolution des discours ambiants et que nous essayions de nous y repérer. Les positions de chacun de ces adolescents ou enfants qui s'engouffrent ou qui sont entraînés par ces discours sont singulières. Et si nous en recevons – ce qui devrait arriver dans quelque temps –, nous les soutiendrons dans leur recherche d'identité avec les repères du réel, du symbolique et de l'imaginaire que Lacan nous a laissés.

* ↑ Intervention au stage du CCPSE qui s'est tenu à Nîmes les 1^{er} et 2 avril 2023.

1. ↑ Information sur le site <https://www.genethique.org>, premier site d'actualité bioéthique.
2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 23.
3. ↑ J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 694.
4. ↑ *Ibid.*, p. 694.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 34.
6. ↑ *Ibid.*, p. 32.
7. ↑ *Ibid.*
8. ↑ *Ibid.*, p. 31.